



CLASSIQUES  
GARNIER

KOLOZOVA (Katerina), « Sur la possibilité d'une révolte immanente comme théorie et comme pratique. Lire Laruelle avec Marx », in DENNES (Maryse), Ó MAIOLEARCA (John), SCHMID (Anne-Françoise) (dir.), *La Philosophie non-standard de François Laruelle*, p. 127-135

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-08077-0.p.0127](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-08077-0.p.0127)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2019. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

KOLOZOVA (Katerina), « Sur la possibilité d'une révolte immanente comme théorie et comme pratique. Lire Laruelle avec Marx »

RÉSUMÉ – La révolte ou la rébellion immanente est sans but, parce que sa seule source et sa seule tendance est de se protéger contre la violence de l'aliénation, afin de défendre l'homme-en-homme qui est déterminé par sa vulnérabilité radicale. Toute lutte politique émane du diktat de la rébellion immanente, celle du vécu radicalement solitaire. La lutte est une singularité radicale ce qui ne veut pas dire qu'elle ne puisse pas établir solidarité ou qu'elle soit individualiste.

MOTS-CLÉS – Victime, non-marxisme, persécution, humanité, compassion

# SUR LA POSSIBILITÉ D'UNE RÉVOLTE IMMANENTE COMME THÉORIE ET COMME PRATIQUE

Lire Laruelle avec Marx

## IMMANENCE DE LA RÉVOLTE

La révolte est immanente lorsqu'elle est déterminée en dernière instance par le vécu de la révolte et non pas par une décision morale ou politique, qui est essentiellement une vision philosophique déterminée en dernière instance par le transcendant, d'agir contre une autre vision morale ou politique. L'expérience de la révolte dépourvue de la philosophie précède le langage et, par conséquent, la transcendance. La précédence en question n'est pas temporelle et l'indépendance par rapport à l'instance du linguistique (c'est-à-dire du langage) n'implique pas la construction métaphysique d'un univers séparé. À savoir, le purement éprouvé ou le « vécu » de la révolte peut être occasionné par un acte du langage qui provoque la violence, mais la réaction est la rébellion qui est une instanciation du *conatus* de rester en vie. L'activité qui augmente la vie est le résultat du *conatus* (de rester en vie), dit Spinoza dans son *Éthique*, et la révolte et la lutte visent à maintenir ou intensifier la vie en combattant l'activité diminuante de la vie du corps-esprit occasionnée par un source de violence soit externe ou interne. Transformer la violence en « loi », en « ce qui a sens » tout en acceptant la position que nous est attribuée par l'univers qui « a du sens » est ce qui nous éloigne de la (notre) souffrance et de la joie. L'abstraction est l'opération qui permet les processus aliénants de la répression socio-économique. La règle de l'abstraction trouve sa forme la plus pure dans le capitalisme, dans l'univers de la spéculation pure comme la source de la domination

absolue sur le matériel. La rébellion immanente de laquelle écrit François Laruelle consiste dans « la lutte sans but » appartenant d'une manière immanente à chaque être humain – à savoir, non pas dans « le sujet humain » mais dans le réel de l'homme ou, selon la terminologie non-philosophique, dans « l'homme-en-homme » – et c'est une rébellion non-philosophique, non-abstraite et à partir du réel ou le vécu qui est analogue au « physique » (assujetti) chez Marx.

La révolte ou la rébellion immanente est sans but, parce que sa seule source et sa seule tendance est de se protéger contre la violence de l'aliénation, afin de défendre l'homme-en-homme qui est déterminé par sa vulnérabilité radicale. Toute lutte politique émane du diktat de la rébellion immanente, celle du vécu radicalement solitaire. La lutte est une singularité radicale ce qui ne veut pas dire qu'elle ne puisse pas établir solidarité ou qu'elle soit individualiste. Bien au contraire, elle est pré-subjective alors que l'individualisme suppose la subjectivité. En plus, le vécu de la vulnérabilité et de la lutte peut être une expérience collective et cette expérience peut être muette, pré-linguale, radicalement solitaire (quoique collective) dans la mesure où il n'y a que des « témoins » de l'expérience qui peuvent la communiquer en interne selon la syntaxe du réel constituée de ce qui s'est passé. Les protestants d'Istanbul à l'été 2013 ont été confrontés par la difficulté de formuler leurs objectifs politiques, de transmettre une décision philosophique (= politique) déterminante de leur lutte alors que la seule vérité qu'ils savaient était celle de « ce qui a eu lieu » dans le parc Gezi. Révolte a eu lieu, la lutte contre la violence institutionnalisée se leva et l'expérience même de la révolte-lutte tendit la fondation pour la création d'un programme politique, une création *a posteriori* vis-à-vis de l'événement de la révolte pure et pré-programmatique.

Pour élucider l'enjeu et les limites de la rébellion, posons le problème en dehors des errements philosophiques. La philosophie est toujours indifférente à l'homme ou, ce n'est pas très différent, trop vite compatissante. Il y a des souffrances et des aliénations, et l'on conclut du mal, et souvent des maux, à la nécessité de se révolter. Les révoltes ne sont « logiques » que dans ce sens-là. Admirable cercle vicieux de l'incertitude et de la contingence d'une rébellion désirée à laquelle personne ne croit. (*Christ Futur*, 2002, p. 20)

Il est nécessaire que la rébellion semble incroyable. Crédibilité implique des mesures prévues en vue d'atteindre un objectif déterminé par une

décision philosophique (sur « quoi et comment le monde devrait être fondé »). La résistance « aux maux » qui est sans un programme et précède la production d'un sujet politique est réalisée à partir d'une position vulnérable et par ceux qui sont déterminés en dernière instance par le sentiment d'être « persécutés ».

La théorie du Christ Futur fait de l'être-assassiné et l'être persécuté un critère universel mais réel de manifestation de la Vie plutôt qu'une absurde condition de fait historique. (*Christ Futur*, 2002, p. 36)

La vie est conditionnée par le sentiment d'être persécuté, ce qui fait naître l'immanence ou l'inévitabilité de la révolte et de la lutte. La persécution est, par définition, provoquée par « le monde » qui, dans le cadre de la terminologie de Laruelle est analogue à la philosophie. Le monde est « l'univers qui a un sens ». « L'univers du sens » est nécessairement un univers de norme et de l'orthodoxie. La lutte immanente ou l'homme-en-homme déterminé par l'immanence de la lutte est en révolte contre le monde et contre l'orthodoxie comme le fondement du monde. En dernière instance, l'homme-en-homme est un hérétique. Le monde, d'autre part, tend à le contrôler en le soumettant par le biais d'abstraction qui contrôle, moules, apporte violence à la vie (ou au *vécu*) et agit en son lieu.

[...] de lutter d'une manière immanente avec le Monde, c'est le théorème du Christ Futur. Au commencement était la lutte, et la lutte était *avec* le monde et le monde ne l'a pas connue... (*Christ Futur*, 2002, 19).

## LE MONDE COMME PERSÉCUTION

Il y a « un quelque chose » de radicalement hors-nature dans les humains, et le monde est une volonté fondamentale qui persécute cette hérésie (*Christ Futur*, 37).

La « nature », bien sûr, fait partie du monde et est, par conséquent, un produit de l'orthodoxie (c'est-à-dire, du dominant « univers de sens »). Ou, reformulons le même point en utilisant le vocabulaire de Judith Butler : Nous soutenons que la nature est « toujours déjà » (*always already*) le produit de l'imaginaire qui sert la base pour l'érection de la norme et de la « normalité ». (L'élaboration la plus exhaustive d'une possibilité de

théorisation non-philosophique de la nature est produite par Anthony Paul Smith, que j'essaie de suivre ici, d'après laquelle « la nature » est fondamentalement philosophique et doit, par conséquent, être soumis à une réinvention non-philosophique). La rébellion immanente est enracinée dans la prise de connaissance de l'absence de l'immanence dans toute norme et aussi de la ruse coercitive de la norme qui usurpe la position de la loi de la nature ou de la société qui prétend d'être conforme à la nature en tant que la vérité sous-jacente de toute existence.

### L'HOMME-EN-PERSONNE

L'homme-en-personne, un terme non-philosophique expliqué par Laruelle comme subjectivité affectée d'immanence, n'est pas un univers à part entière. Le mythe libéral du caractère sacré de l'individu et sa capacité à créer son univers unique, moral, politique, esthétique – ou, tout court, à créer un « monde » – est déclaré faux. Le seul monde dans lequel nous pouvons nous trouver et le seul monde que nous représentons, c'est le monde dans le sens de la non-philosophie. Le « monde » dans le sens de la non-philosophie de Laruelle est analogue à l'ordre symbolique de Lacan et au « discours disciplinant » de Foucault. Il est en effet formateur pour le sujet. L'homme en dernière instance, quand même, selon Laruelle, est pré-subjective. Le monde est le réel de la vulnérabilité radicale et de la révolte immanente. La force inépuisable de la révolte ne se fonde pas dans la philosophie ou dans le monde. Plutôt, elle est située dans l'opposition radicale au monde et à la philosophie. Elle agit à partir du vécu.

L'opposition (non-philosophique) au monde ou aux normes dominantes ou à la normativité tout court est radicalement statique. Elle est intemporelle et ne participe pas à des transformations de sens produites par le monde. Néanmoins, elle aspire à changer le monde d'une manière qui le rendra moins brutal face à la vulnérabilité radicale qui est un autre nom pour l'homme-en-homme. Rébellion immanente est statique dans le double sens du mot, c'est à dire elle « ne bouge pas », mais aussi elle est la *stasis* (dans le sens politique d'Athènes classique) qui signifie une

rébellion ou une guerre civile dans la polis. Bien que la *stasis* implique des turbulences, elle reste statique vis-à-vis du monde et arrête le processus de signification que le monde produit d'une façon compulsive et avec la prétention d'être infinie. Il représente la suspension de la polis. Στάσις, ce qui signifie à la fois le calme et la révolution, est une pause dans la normalité du fonctionnement de l'état ou du monde. Révolte immanente consiste en l'externalité radicale de l'homme-en-homme face aux processus auto-générés et imparables de sujétion (« d'être un sujet ») dans le monde.

Le monde envahit le vécu muet de l'homme-en-homme en forme de l'installation philosophique appelée subjectivité. Signification, générale et abstraite, vise à façonner le réel enfin de créer de la joie et de la souffrance selon les formes dominantes de la *jouissance* philosophiquement déterminée. *L'a priori* de l'envahissement du monde rend l'être humain ou l'homme-en-homme nécessairement persécuté. La seule façon immanente de se révolter contre le monde est celle appartenant à la pensée non-abstraite, déchargeant dans une théorie et action politique non-abstraite. L'action politique « affectée par l'immanence » consiste à se révolter contre des occurrences concrètes de domination et de la violence plutôt qu'au nom des abstractions et des visions de transformation du monde. Il est également une action déterminée par des « intérêts » qui sont réels et sensuels (ou matériels), dit Marx, plutôt qu'abstraites ou philosophiques.

Selon Marx, l'abstraction elle-même est ce qui doit être combattu en créant un monde en corrélation avec le réel et, par conséquent, les exigences matérielles immédiates. D'après Laruelle, le monde sera toujours fait de la philosophie, et il va toujours persécuter l'homme-en-homme. Marx dit que la révolution incessante peut transformer le monde en un ordre socio-politique qui est attentif des « intérêts réels » plutôt que des abstractions. De cette façon, le monde pourrait devenir un endroit plus juste et plus heureux où la persécution est minimisée grâce à l'inversion dans la hiérarchie établie par la philosophie et le réel.

## DE L'ÊTRE UNE VICTIME ET UN MESSIE Sur l'humanité radicale

Elle [la victime] se définit par une passivité radicale et non pas absolue comme celle que Levinas attribue au moi. La passivité radicale est celle qui par définition ne peut ré-agir par un excès de puissance ou surpuissance, il lui est impossible de ré-agir de manière réflexe, mais elle est capable d'agir tout autrement, par dépotentialisation de la surpuissance philosophique (*Théorie générale des victimes*, Paris, Fayard 2012, p. 30).

La révolte peut s'augmenter de la manière immanente et infinie – car l'infini est dicté par l'intensité et l'intensité est le mode de l'immanence – seulement si elle entame la prétention philosophique. Sa puissance est passive car elle est faite de la souffrance. Cependant, la passivité radicale est puissante car elle fait taire et annule toute décision philosophique concernant la souffrance de celui qui est « toujours déjà » persécuté. Passivité radicale et la révolte qu'elle engendre est un cri à tous les maîtres du monde à cesser parler des victimes et de leur libération, de cesser de les re-présenter et, donc, les aliéner en vertu de représentation.

La représentation philosophique n'est jamais générique. C'est une abstraction dont l'origine est purement transcendantale tandis que le générique est un concept radical déterminé par le réel et par la « syntaxe de la description scientifique » dictée par le réel (Laruelle, *Introduction au non-marxisme*, 48 et passim). Dans sa *Théorie générale des victimes* (2012), Laruelle explique la notion du « générique » dans le contexte de l'étude des victimes, leur révolte et la révolte de ceux qui agissent en solidarité radicale avec eux. Le générique, d'après Laruelle, est un processus de réduction de toute entité philosophique ou macroscopique, de sa nature d'un double, d'une doublure, ou de la double transcendance (la conscience, l'ego ou l'identité psycho-sociologique). La réduction aboutit à l'immanence phénoménale, vécue comme objective, soumise au principe de superposition quantique et non pas au principe d'une identité logique.

L'identité de la victime en effet, si elle doit être définie physiquement et génériquement, est d'une nature spéciale qui appelle des



procédure proto-quantique de superposition ou d'interférence, nullement d'identification psychologique ou sociale. (*Théorie générale des victimes*, 2012, 30).

Si nous nous débarrassons du concept de la victime de toutes ses « essences philosophiques », de toutes les formes de représentation qui transforment la souffrance en transcendance pure (significations de victime), nous allons en finir avec la représentation et les images des victimes (généralement produites par les médias) qui agissent à la place de la réalité d'être « victime ». L'idée de la victime produite par une médiation philosophique, celle produite par les médias et les intellectuels qui représentent et défendent les victimes, prétend être la réalité de la souffrance des victimes, explique Laruelle dans sa *Théorie générale des victimes* (2012). Alors, on est interpellé à s'identifier à ces images et les significations qui leur sont attribuées. Étant donné que les notions du 'monde' et de la 'philosophie' sont synonymes dans le vocabulaire de la philosophie non-standard, les médias doivent être considérés comme des « machines » les plus puissantes et les plus actives dans la production des images philosophiques (ou des représentations dominantes dans et du monde qui dicte nos actions). Plus ils cherchent à être réalistes, plus ils sont détachés du réel. Ils établissent une amphibologie du réel et de la philosophie (ou du transcendantal), dirait Laruelle, par laquelle la philosophie agit à la place du réel. Le résultat de l'amphibologie est l'absurde qui consiste en la prétention que le « sens réel » soit plus réel que « le réel tout court » (ce dernier étant réputé comme l'effet incontrôlable d'une intrusion insensée d'un symptôme presque physique – ce que Lacan appellerait la *Tuchè* – dans le univers de sens).

Dans sa *Théorie générale des victimes* (2012), Laruelle nous invite à établir un processus de compassion (au sens étymologique) ou de con-passion (de con-pâtir ou co-souffrir) avec les victimes sur la base d'un mépris total à l'égard de la médiation de la victimisation créée par les « intellectuels » et leur monde des médias. Comment pouvons-nous réaliser cet objectif ?

Si nous réduisons l'humain humaniste à un être humain sans humanisme – appelons-le un non-humain – ou à l'instance du réel ou le vécu de la souffrance (et la joie), nous sommes confrontés à (par ?) une victime en dernière instance et le vécu de la souffrance. Établir solidarité signifie con-pâtir en vertu de la procédure cognitive rudimentaire d'identification avec la souffrance à laquelle l'autre est soumis. On « imagine » la

souffrance subie par l'autre d'une manière unilatérale : de la manière Spinoziste, la douleur envahit l'« imagination » de celui qui con-pâtit en produisant un effet de « vie diminuante » (Spinoza). On imagine la vulnérabilité fondamentale et fondatrice de l'autre et de soi-même, ce qui est une procédure d'identification. Un processus d'abstraction seulement – cognitive et métaphysique ou « existentielle » – peut permettre l'aliénation de la souffrance et l'impossibilité de s'identifier avec elle au niveau de l'expérience et sous la forme de con-expérience. La tendance à établir compassion avec cela que « signifie » être une victime ou être le sujet à la violence qui inflige des souffrances résultantes en une perte de la « dignité » et de la « valeur » de la vie humaine est de l'ordre philosophique. Elle aliène le réel (l'humain en dernière l'instance). La con-passion (ou la « co-souffrance ») avec le réel de l'autre et en fonction du réel implique l'abandon de l'humanisme philosophique. Il produit de la socialité radicalement humaine ou, selon le vocabulaire de Marx, une socialité conforme aux intérêts de *l'espèce* (des humains) plutôt qu'aux idées abstraites de l'humanité. La solidarité n'émane pas uniquement de la con-passion vécue mais aussi de l'expérience concomitante de « la révolte immanente » ou de « la lutte immanente ». Par conséquent, il est le vécu de la révolte immanente à la souffrance (de l'autre éprouvée comme la sienne) qui est la base de la solidarité ou, plutôt, de la solidarité radicale pour *l'espèce* (des humains) ou pour le « non-humain » (c'est-à-dire l'humain sans humanisme). Souffrir de la manière immanente produit de la révolte, con-passion (ou la « co-souffrance ») donne lieu à une révolte en et pour l'espèce ou à une solidarité radicale immanente (avec le « non-humain »). La révolte en espèces est déterminée par le concept de l'espèce humaine de Marx comme une formation hybride des relations socio-politiques et de la nature ou de la physiologie. C'est une idée de l'humanité comme une mémoire sociale et biologique, sans les abstractions de l'humanisme. Par conséquent, la solidarité que nous établissons avec un autre être humain conçu d'après Marx (mais aussi d'après Laruelle) est déterminée par la biologie autant qu'elle est déterminée par l'ensemble des relations sociales hétérogènes et complexes. Elle n'est pas motivée par une idée d'une essence de l'humanité incarnée dans chaque être humain.

Feuerbach résout l'essence de la religion dans l'essence de l'homme [*menschliche Wesen* = « de la nature humaine »]. Mais l'essence de l'homme

n'est pas une abstraction inhérente à l'individu isolé. En réalité, c'est l'ensemble des relations sociales.

Katerina KOLOZOVA  
Professor of philosophy  
and political science  
University of Skopje :  
American College